

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

UNE NOUVELLE ETHIQUE POUR NOS RAPPORTS AVEC LES ANIMAUX :  
LE COMBAT DE Peter SINGER POUR L'EXTIRPATION DE L'ESPECISME

par Jean-Claude RUWET

AVANT - PROPOS

Philosophe d'origine australienne s'intéressant à la philosophie politique et aux problèmes d'éthique, Peter Singer, alors âgé de 30 ans, et exerçant aux Etats-Unis, a publié en 1976 un livre (\*) envisageant sous un angle alors entièrement neuf les rapports de l'homme et de l'animal. Il y conteste en effet, sur le plan moral, la domination que l'homme exerce sur les autres êtres vivants. Cette tyrannie, l'homme la justifie par les intérêts supérieurs de sa propre espèce : recherche médicale, production d'aliments, tests de produits commerciaux. Cette attitude, l'espécisme, est tout à fait semblable au racisme et au sexisme. Singer récuse implacablement tous les arguments habituellement invoqués pour justifier le martyr et le sacrifice, bien souvent pour des besoins futiles, de dizaines de millions d'animaux. Il s'insurge contre l'inutilité et la cruauté de maintes expériences de laboratoire que nous n'admettrions pas sur des membres de notre espèce; il dénonce les scandales de l'élevage en masse d'animaux de production, au prix d'une nourriture précieuse qui pourrait être plus utilement distribuée dans le tiers-monde. Il plaide pour que le public fasse pression contre les conditions d'élevage et de production en abandonnant son régime carnivore. L'originalité de sa démarche, la vigueur de son argumentation, la justesse de son raisonnement, l'écho de ses idées dans les pays anglo-saxons, largement à la base des mouvements des droits de l'animal que nous connaissons maintenant, justifient que l'on s'arrête davantage à son livre, qui devrait être médité par tous, et spécialement par ceux qui vivent et travaillent par et pour les animaux dans les domaines de la recherche médicale et pharmaceutique, de la zoologie, de la médecine vétérinaire.

L'ouvrage définit d'abord l'espécisme, traite des animaux de laboratoire (des "outils pour la recherche"), des animaux de production (les "animaux machines" des élevages industriels), plaide enfin pour le changement des habitudes alimentaires. Examinons le développement de son argumentation.

---

\* Peter SINGER : Animal Liberation : A New Ethic for our Treatment of Animals. Publ. Jonathan Cape, London 1976, XVII + 301 p.

## LE CONCEPT D'ESPECISME

Deux courants historiques de pensée ont façonné, dans la civilisation occidentale, les attitudes actuelles largement ancrées et admises d'exploitation, domination, utilisation des animaux : la tradition hébraïque exprimée dans l'ancien testament et les conceptions de différentes écoles de la Grèce antique. Ces courants se retrouvent dans le christianisme, et c'est seulement dans la mesure où notre pensée s'est progressivement et partiellement émancipée de l'influence de l'Eglise que se sont développées des idées nouvelles sur les droits de l'animal et les devoirs de l'homme à l'égard de l'animal.

Dans la genèse, l'homme reçoit d'emblée un statut particulier : Dieu l'a créé à son image (ou, si l'on préfère, l'homme a imaginé Dieu à son image ...) et le fait roi de cette création : il lui commande de dominer la terre et les êtres. Il est vrai que dans le jardin d'Eden, cette domination prend la forme d'un despotisme éclairé; c'est seulement après le péché originel de l'homme que les relations entre les êtres prennent la forme d'une compétition et d'une exploitation. Après le déluge, le caractère dominateur de l'homme est réaffirmé : Dieu commande à Noé et à ses fils de se multiplier, de peupler et de conquérir la Terre, d'asservir la Nature.

Dans la Grèce antique, Pythagore (VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère) réproouve la cruauté envers les animaux, dans la perspective où leur corps peut être le refuge des hommes par la métempsychose; il faut noter qu'il est végétarien. Au IV<sup>e</sup> s., Aristote, dont l'influence va durer pendant tant de siècles, estime qu'il y a parmi les êtres une hiérarchie dans la capacité de raisonnement; ceux qui ont le moins de pouvoir de raisonnement n'existent que pour servir ceux qui en ont le plus; cette façon de voir justifie l'esclavage et a fortiori l'exploitation des animaux. Singer estime qu'il n'y aura pas de changement majeur de cette attitude jusqu'à la Renaissance.

La Rome antique n'est pas très favorable aux faibles : peuples vaincus, esclaves, animaux se retrouvent et s'entremassacrent dans l'arène du cirque pour le plus grand plaisir des Romains. Les sentiments de justice, de droit, de sympathie et de compassion dont se prévalent ceux-ci ne s'adressent qu'à un cercle très restreint de citoyens; malheur à ceux qui tombent au-delà de ce cercle ...

Le Christianisme va apporter dans ce monde brutal et sanguinaire où dominent les forts une révolution en affirmant le caractère sacré de toute vie humaine. Mais en même temps qu'il libère l'homme en élargissant théoriquement le cercle de moralité à tous les peuples et à toutes les races, jusqu'aux êtres les plus humbles et misérables, il rejette les animaux, plus nettement encore au-delà de ce cercle, car ils ont été créés au bénéfice de l'homme. Quelques voix isolées seulement expriment de la compassion pour tous les êtres vivants : Ovide, Sénèque, Plutarque ...

Au XIII<sup>e</sup> s., la pensée de St Thomas d'Aquin ne diffère guère de celle d'Aristote quant aux rapports entre l'homme et l'animal. Les animaux sont à la disposition de l'homme, qui peut et doit en user à son gré. Pire, les animaux n'ayant pas d'âme, d'esprit, de capacité de raisonnement, ne sont pas sujets à la souffrance; on peut donc en user sans ménagement et sensiblerie. La seule raison qui pourrait conduire à réfréner chez l'homme un penchant à se comporter d'une manière cruelle envers les animaux est que celle-ci pourrait traduire ou développer un penchant à se comporter de manière identique à l'égard de l'homme lui-même ! L'animal n'est donc jamais considéré pour lui-même, mais toujours en fonction de l'homme. Au XIX<sup>e</sup> s. encore, le Pape Pie IX s'opposera à la création d'une société contre la cruauté envers les animaux dans les états pontificaux, parce que cela impliquerait que l'homme a des devoirs envers eux. Force est d'admettre que dans la chrétienté St François d'Assise est la seule exception, encore que sa compassion s'adresse non seulement à tous les êtres, mais aussi à tous les objets de la création. Plus près de nous, Albert Schweitzer, dans le monde protestant, prendra le relais.

A la Renaissance, Leonard de Vinci, pionnier en tant de domaines, fait preuve d'une éthique de pointe et, en toute logique, devient végétarien. Montaigne est le premier à réprouber en soi, sans référence à l'homme, toute forme de cruauté envers les animaux. A cette époque, les progrès scientifiques établissent de plus en plus sûrement la similitude des plans de structure de l'animal et de l'homme. La position privilégiée de l'homme est préservée par la distinction subtile et précieuse de Descartes : l'animal est une machine, au même titre qu'une horloge, une machine certes complexe, puisqu'elle est l'oeuvre de Dieu, mais qui réagit de manière purement automatique; l'homme est lui aussi une machine organique, mais en plus, il possède une âme, siège de la raison, de l'esprit, de la conscience. Puisque l'animal n'a pas d'âme, il n'a pas de conscience et ne peut pas souffrir; si un chien crie quand on le pique, ce n'est pas qu'il souffre, mais par suite d'une réponse purement automatique. Cette attitude fort commode va justifier, dans les cercles jansénistes de Port Royal, la pratique de la vivisection.

Au siècle des Lumières, Rousseau idéalise la nature et, dans son traité d'Education, l'Emile (1762), il cite abondamment Plutarque, dont on sait qu'il recommandait de ne pas faire souffrir les animaux. Voltaire, pour sa part, s'attaque aux dogmes chrétiens; il oppose les aberrations à la Descartes auxquelles ils conduisent, aux hautes valeurs de la philosophie hindoue. Il s'insurge contre le fait que nous reposions, pour notre alimentation, sur des êtres si comparables à nous-mêmes. Contrairement à Leonard de Vinci, et pas plus que Rousseau, cette position ne l'amène, au bout de ses convictions, à devenir végétarien ... En 1780, Kant persiste à soutenir que les animaux ne sont pas conscients et que nous n'avons à leur égard aucun devoir; ce sont des moyens en vue d'une fin, et cette fin, c'est l'homme. La même année pourtant, en Angleterre, J. Bentham souligne que le fond du problème n'est pas de savoir si l'animal peut parler, raisonner, faire preuve d'une vie consciente, mais bien s'il peut souffrir. Il distingue nettement entre les droits légitimes de l'homme sur l'ensemble de la création, et la tyrannie qu'en fait il exerce sur les esclaves et sur les animaux.

Au XIX<sup>e</sup> s., l'évolutionisme, et singulièrement les travaux de Ch. Darwin (1859 : L'Origine des Espèces; 1871 : L'Origine de l'Homme; 1872 : L'Expression des Emotions chez l'Homme et les Animaux) vont révéler la communauté d'origine entre l'homme et l'animal et donner naissance à une nouvelle façon d'envisager leurs relations. La première tentative de dépôt d'un projet de loi contre la cruauté envers les animaux a lieu à la Chambre des Communes britannique au début du siècle dans l'hilarité générale; ce mouvement, qui culmine aujourd'hui avec la proclamation des droits de l'animal et les mouvements pour la libération de l'animal, suscite toujours sourires ou exaspération.

Ainsi, l'homme a progressivement élargi son cercle de moralité aux membres de sa famille, de sa tribu, de sa société, de sa race. Les efforts actuels pour extirper le racisme l'étendront sous peu, on l'espère, à tous les hommes, comme le mouvement de libération de la femme à tous les humains. Singer estime qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter et appelle de ses vœux l'élargissement du cercle de moralité aux autres êtres vivants. Il souligne la similitude d'attitude, et de justification, qui sont à la base du racisme, du sexisme, et de ce qu'il appelle l'espécisme.

Le raciste viole le principe d'égalité des droits entre les hommes, en donnant plus de poids aux intérêts de sa propre race, quand se présente un conflit, qu'à ceux d'une autre race. Il se justifie et se donne bonne conscience en établissant une hiérarchie des valeurs entre les races, en considérant les autres comme des sous-hommes, de culture inférieure, moins sensibles aux émotions, moins capables de raisonner. Tôt ou tard, il en arrive à invoquer des impératifs économiques pour rallier les hésitants et pour maintenir cet état de fait. C'est de cette façon qu'on a tenté de justifier successivement l'esclavagisme et le colonialisme, et que les nazis par exemple ont abouti à des aberrations comme le travail forcé des prisonniers slaves, le génocide des juifs, l'expérimentation médicale sur des prisonniers et déportés, au nom de la science dont doit bénéficier la race supérieure ...

Le sexiste viole le principe d'égalité entre les humains en favorisant les intérêts des représentants de son sexe. Il prétend que les femmes sont moins intelligentes, moins fiables, moins fortes, et que leur donner l'égalité des droits conduirait à une compression des emplois disponibles pour l'homme.

L'espéciste permet aux intérêts même les plus futiles de son espèce de supplanter les intérêts vitaux des membres des autres espèces. Car nous expérimentons sur l'animal; nous nous nourrissons de la chair des animaux. Les intérêts considérés comme supérieurs de notre espèce justifient à nos yeux la tyrannie que nous exerçons sur les autres espèces.

Racisme, sexisme, spécisme, le processus d'exploitation et de justification est rigoureusement le même dans chaque cas. Qu'est-ce qui est le propre de l'homme et qui permet de le distinguer des autres espèces, de lui réserver le caractère sacré de sa vie et l'autorise, au contraire, à disposer de celle des autres : la conscience, les opérations mentales, le raisonnement, l'intelligence, le langage, les relations sociales ? On a justifié jadis l'esclavagisme et le racisme en invoquant un niveau moindre de ces qualités chez les races "inférieures", les "Untermenschen". Il est commode aujourd'hui de dénier leur existence chez les animaux. Singer y oppose une série d'arguments. Tout d'abord, ce n'est pas la capacité à raisonner ou à parler, mais la possibilité de souffrir qui doit déterminer jusqu'où doit s'élargir la sphère de notre compassion.

Si un être quel qu'il soit souffre, il n'y a aucune justification morale à ne pas le prendre en considération. Sinon, il y a exploitation, tyrannie exercée par une race sur une autre, par une espèce sur une autre. Ensuite, le langage n'est pas la caractéristique permettant de tracer la frontière aboutissant à affirmer qu'un être ne souffre pas. Un enfant nouveau-né, un handicapé mental de naissance, un accidenté menant une vie végétative, un vieillard sénile, incapables de s'exprimer, demeurent dans notre sphère de compassion; celui qui met fin à leur vie est considéré comme un meurtrier; pourtant, ils ont un comportement plus élémentaire, une vie de relations moins complexes que la plupart des animaux. Singer prend bien soin de souligner que cette argumentation n'est pas une apologie de l'euthanasie, mais un plaidoyer pour, au contraire, élargir notre sphère de compassion aux animaux eux-mêmes. Puisque l'intelligence, la conscience, le langage articulé symbolique, l'aptitude aux relations interpersonnelles et sociales ne sont pas les critères de la capacité de souffrir, quelles que soient les capacités d'un être quelconque au-delà de celles de pouvoir souffrir, c'est celle-ci et elle seule qui détermine le droit à la vie et à l'intégrité. Aux arguments de Singer, j'aimerais ajouter que la frontière entre homme et animal devient bien floue aujourd'hui depuis le livre de Griffin "The Question of Animal Awareness" (1976) et les travaux des psychologues américains sur le langage chez les gorilles et les chimpanzés et l'élaboration avec ceux-ci de véritables conversations\*. Des zoologues et anthropologues ne discutent-ils pas aujourd'hui de l'opportunité de classer les gorilles, chimpanzés et l'homme dans un seul et même genre ?

Pourtant, la tyrannie de l'homme est bien réelle. Elle s'exprime essentiellement par l'expérimentation sur l'animal, et par les méthodes modernes d'élevage industriel des animaux de production (on pourrait y ajouter la destruction de l'habitat naturel des espèces sauvages). Le public, qui en bénéficie en fait, ignore bien souvent de quel type d'exaction il est en réalité complice.

#### L'EXPERIMENTATION SUR L'ANIMAL

Pour ne pas être accusé de sensationnalisme et de parti-pris, Singer a eu la prudence ici de se baser exclusivement sur des rapports officiels et sur les relations de protocoles expérimentaux faits par les chercheurs eux-mêmes dans leurs publications scientifiques. Il apparaît que des quantités extraordinaires d'animaux - chiens, chats, singes, rats, souris, cobayes, lapins, pigeons - sont immolés à la recherche militaire, commerciale, scientifique.

Ainsi, en 1973, la révélation que l'armée US utilisait des chiens dans son département de recherches a provoqué un tollé (et plus de protestations en fait que les bombardements au Vietnam); des milliers de chiens étaient sacrifiés annuellement pour tester les effets

---

\* Voir notamment :

- Linden, E. (1979) : Ces Singes qui parlent. Le Seuil, Paris.  
Terrace, H. (1980) : Nim, un Chimpanzé qui a appris le Language gestuel. Mardaga, Liège.

des gaz toxiques, l'inhalation de stontium 90, l'exposition aux rayons X, et tout cela sans aucun bénéfice pour l'espèce humaine puisque envisagé uniquement sous l'angle de la guerre. On estimait par ailleurs en 1972 à 132.000 le nombre d'animaux sacrifiés par le Département de la Défense de Grande Bretagne et à 5 millions le nombre total d'expériences menées annuellement sur l'animal dans ce pays.

L'association des producteurs US d'animaux de laboratoire a estimé qu'en 1965 on avait "consommé" dans ce pays 60 millions de souris, rats, cobayes, hamsters et lapins, ainsi que près d'un million de chiens et chats . Elle prévoyait le sacrifice de 100 millions de rongeurs en 1970. Une enquête conduite par le Collège d'Agriculture et des Sciences de l'Environnement de l'Université Rutgers a fait état des chiffres suivants pour 1971 : 85.000 primates, 500.000 chiens, 200.000 chats, 700.000 lapins, 46.000 porcs, 23.000 moutons, 1,7 millions d'oiseaux, 45 millions de rongeurs, 15 millions de grenouilles, 200.000 reptiles, soit un minimum de 63 millions d'animaux sacrifiés. Les chiffres actuels réels doivent approcher les 100 millions pour les seuls U.S.A., et dépasser les 200 millions pour le monde.

L'holocauste est-il utile ? Même pas, car la plupart des travaux conduits sur l'animal ne sont pas extrapolables, sont consacrés à des besoins futiles, ou servent uniquement la gloire et la carrière des chercheurs. J'ai personnellement trop fréquenté les laboratoires de recherche pour m'écarter de Singer sur ces points. Trop souvent hélas, je ne puis que confirmer ses dires. Il est spécialement sévère pour les recherches de psychologie expérimentale, domaine où des spécialistes eux-mêmes sont en aveux. Ainsi, en sa qualité de "Reviewer" pendant 12 ans du Journal of Comparative and Physiological Psychology, Harlow, du Primate research center de l'Université du Wisconsin, a examiné quelque 2.500 articles; il avoue que la plupart des expériences relatées ne valaient pas la peine d'être faites et que les résultats ne valaient pas la peine d'être publiés ... Or, aux seuls U.S.A., 50.000 animaux sont sacrifiés annuellement aux recherches sur le cerveau et autant sont utilisées pour des tests sur les renforcements négatifs\*, une manière euphémique de s'exprimer pour signifier qu'on soumet systématiquement l'animal à des punitions et tourments. Or, la recherche de laboratoire en psychologie expérimentale rejette tout vocabulaire anthropomorphique, postulant que rien ne permet d'attribuer à des animaux des émotions ou sentiments comparables aux nôtres, ce qui est évidemment fort commode (cfr. Descartes) pour la tranquillité d'esprit et la bonne conscience du chercheur. Mais alors, si l'animal ne ressent pas d'émotion, si donc les résultats ne sont pas extrapolables à l'homme, à quoi donc, s'interroge Singer, peuvent bien servir ces recherches ? La conséquence logique de cette méthode scientifique est que l'expérience sur l'animal ne peut rien nous apprendre sur l'homme. Ou bien, l'animal n'est pas comme l'homme, et alors il n'y a aucune raison d'expérimenter sur lui, ou bien il est comme nous, et alors il est indécent et cruel de lui infliger un traitement que nous ne souhaiterions pas pour nous-mêmes !

---

\* Pour se faire une idée de l'importance des travaux faisant intervenir des lésions, des drogues, des renforcements négatifs, consulter les recensions publiées annuellement par les Animal Behaviour Abstracts.

Plus indéfendables encore sont les expérimentations à but mercantile. Un million d'animaux sont sacrifiés annuellement en Grande Bretagne pour les besoins de recherche de l'industrie des cosmétiques. Est-il besoin plus futile ? La mise au point de nouveaux cosmétiques, colorants, vernis, produits de nettoyage, dont le marché est déjà saturé, implique des tests cruels sur l'animal : dépôt de produits dans les yeux, sur la peau nue, sur des plaies; on pratique couramment la méthode de la LD 50 (Lethal dose 50) qui consiste à déterminer à quelle dose un produit provoque la mort de 50 % des animaux testés. Même dans ce domaine, la routine, le conservatisme, les coalitions d'intérêt s'opposent aux solutions les plus logiques. Ainsi, on sait par des observations cliniques que 80 % des cancers des poumons sont causés par le tabac. Or, des sommes considérables sont dépensées pour étudier sur l'animal les effets de la fumée et du tabac. La solution la plus morale et la plus propre n'est-elle pas d'interdire purement et simplement l'usage du tabac ? Ou bien les intérêts coalisés des fumeurs, des marchands de tabac, des douanes et accises, des monopoles d'Etat et des producteurs d'animaux de laboratoire peuvent-ils réellement faire obstacle à cette solution d'une logique irréfutable ?

Ajoutons encore qu'en pharmacologie la plus grande prudence s'impose dans l'extrapolation des résultats. Ainsi, la thalidomide avait été testée chez l'animal et, pourtant, son administration aux femmes enceintes a provoqué dans les années 60 des malformations chez l'enfant. C'est que les espèces ne sont pas identiques et que les résultats, malgré les tests, ne sont jamais entièrement extrapolables. A quoi bon dès lors le sacrifice inutile d'animaux ?

On ne peut demander à un biologiste d'ignorer ici les bienfaits qu'ont apportés à l'humanité les recherches sur l'animal en physiologie, biochimie, médecine. Mais ce même biologiste ne peut ignorer non plus que ces progrès s'accomplissent au prix d'un épouvantable holocauste et d'un gaspillage de vies animales. Si ce n'est pour des impératifs budgétaires, on se soucie en général fort peu d'économiser le matériel animal dans les laboratoires de recherche; trop imbus de la qualité de leurs travaux, les chercheurs estiment trop souvent que la fin justifie les moyens; les systèmes de notation et de promotion des chercheurs encouragent beaucoup trop souvent à la publication, et donc à l'expérimentation à tout prix; on juge trop la quantité de la production scientifique et non la qualité, l'innovation; il y a beaucoup trop de doubles emplois, donc de gaspillage de vie; il n'y a aucune formation ni de contrôle déontologique des chercheurs expérimentant sur l'animal; la sacro sainte liberté académique et du chercheur couvre trop souvent des projets n'apportant rien de neuf. En attendant que des méthodes alternatives d'expérimentation (culture de tissus, simulation sur modèles mathématiques des systèmes biologiques) et une meilleure formation déontologique et information des chercheurs (banque des données) aient été mises au point, il est grand temps que les commissions scientifiques attribuant les crédits et les mandats se soucient davantage de soupeser les perspectives d'innovation susceptibles de découler d'un projet de recherche, et le sacrifice que cela implique pour les animaux de laboratoire sous notre domination. De même, le recours systématique au film didactique devrait enfin remplacer les hécatombes par dissection (grenouilles, rats, lapins) perpétrées dans l'enseignement. Des commissions de déontologie enfin devraient désormais toute demande de détention et utilisation d'animaux.

## LA PRODUCTION INDUSTRIELLE D'ANIMAUX DE FERME

Pour la plupart d'entre nous, les animaux de la ferme, cela évoque une basse-cour qui piaille et caquette sur un tas de fumier, des petits cochons qui se roulent dans la boue, des agneaux qui têtent la brebis, des veaux qui gambadent dans une prairie. Même si nous savons que la plupart de ces animaux doivent périr sous le couteau et aboutir dans notre assiette, nous devons admettre que pendant plusieurs années, ils mènent une vie comportementale, parentale, sociale quasiment normale. Mais cette image idyllique de la campagne a bien changé depuis 10-15 ans. La ferme est devenue une immense usine impersonnelle; l'animal une machine à produire de la viande, des oeufs, du lait. La rentabilité prime tout. Dans les complexes agro-industriels, la cruauté n'est reconnue que là où le profit cesse ... L'animal souffre pendant sa vie d'engraissement, pendant son transport vers l'abattoir, pendant sa mise à mort. La production massive d'animaux pour l'alimentation est devenue un secteur industriel des plus lucratifs, où ont investi des sociétés sidérurgiques, électroniques, pétrochimiques. Aux U.S.A., 98 % du secteur de la production des volailles sont aux mains du big business, et sont concentrées dans quelques unités géantes. Des dizaines de milliers de poulets s'entassent, sans pouvoir quasiment bouger, dans d'immenses entrepôts, sous la surveillance de quelques ouvriers qui n'ont pas le temps de s'occuper des malades et des blessés. Le seul mot d'ordre est la rentabilité; les oiseaux ne voient jamais la lumière du jour; ils sont placés en permanence dans un éclairage artificiel; au début, une lumière continue assure un bon démarrage à la croissance; ensuite, une longue nuit (pour éviter l'agitation inutile) alterne avec un jour court pour permettre l'alimentation. Dans ces conditions d'entassement, les animaux présentent un comportement vicié, sont soumis à un stress permanent; il est bien connu qu'une volaille peut maintenir des liens sociaux normaux dans un groupe n'excédant pas 90 sujets où elle peut reconnaître chacun de ses partenaires; dans les unités de production où s'entassent jusqu'à 10.000 sujets, picage, cannibalisme, panique générale sont des fléaux connus des éleveurs qui essaient de les réduire en coupant la pointe des becs, en soumettant les animaux à l'obscurité permanente, interrompue seulement par de brèves périodes d'éclairage calculées pour permettre l'alimentation maximum : l'animal mange à la lumière, digère et s'engraisse dans l'obscurité pendant 4 à 5 mois avant d'être tué et d'être délivré de cet univers concentrationnaire. Les poules pondeuses n'ont pas un sort meilleur; elles sont entassées par 6-12 dans des cages de treillis où elles ne peuvent pas bouger, et d'où les oeufs roulent vers les allées de récoltage; elles sont placées en jours longs (16 heures de lumière, 8 heures d'obscurité) pour stimuler la ponte au maximum. Quand celle-ci s'épuise, les pondeuses inutiles sont transformées en potage de volaille.

Les porcs sont des animaux dont le niveau d'intelligence (capacités d'apprentissage, d'établir des contacts sociaux) est parmi les plus élevés, du même ordre que celui du chien. C'est donc un animal qui a des besoins élevés de contacts psychologiques. Le défaut de ces contacts, l'entassement dans un environnement uniforme et standardisé, la surpopulation, conduisent à des vices : agressivité, morsure de la queue des autres, cannibalisme, syndrome du stress du porc, entraînant souvent la mort, et contre lesquels on lutte en administrant des calmants. Certains éleveurs arguent que les animaux sont heureux puisqu'ils grossissent; on ne connaît pourtant pas de psychologue qui considère l'obésité

comme un signe de bonheur, et celle-ci serait plutôt la compensation d'un état dépressif. Dans les complexes agro-industriels, les porcs ne sont plus des animaux, ni même des êtres vivants, ce sont des machines à grossir. Les truies reproductrices, strictement immobilisées dans leur réduit individuel, sont également soumises à la production forcée; par le sevrage précoce des porcelets, elles subissent jusqu'à 2,6 portées par an; la pratique de la suroovulation permet d'obtenir jusque 45 porcelets par truie et par an, contre 16 normalement; la truie n'est plus ici qu'une machine à produire des porcelets. Comme on voit, c'est le règne du meilleur des mondes pour les animaux de production. Un particulier qui traiterait un chien comme le sont aujourd'hui les porcs, animal de même niveau d'intelligence, serait pénalisé; un producteur de porcs, lui, reçoit au contraire une rétribution et même une subvention gouvernementale (p. 125).

La demande en viande blanche et tendre a conduit à mettre au point des conditions d'élevage des veaux particulièrement révoltantes. Normalement, cette viande est obtenue par abattage du veau avant le sevrage, bien avant qu'il n'ait mangé de l'herbe; cette pratique est de faible rapport, car à ce stade le veau a un poids réduit. On a donc réussi à mettre au point des techniques d'élevage conservant une viande jeune jusqu'à un âge plus avancé et un poids plus élevé (jusqu'à 150 kg). A cet effet, le veau est précocement isolé, individuellement, dans un compartiment dénudé, sans paille, où il ne peut ni voir ses voisins, ni se mouvoir, se retourner, se lécher, étendre les pattes; car il ne doit en effet pas exercer sa musculature, qui doit rester jeune et tendre; les cloisons sont en bois et toutes les pièces métalliques sont exclues, car le fer est proscrit de la nourriture, et ne peut être accessible et léché, pour que la viande reste blanche; le veau est gavé d'une nourriture liquide faite de poudre de lait dégraissé, enrichi de sels minéraux, vitamines, hormones, antibiotiques, mais déficiente en fer; il en est littéralement gavé par un procédé simple: il ne reçoit pas d'autre aliment liquide, alors que la pièce est maintenue à une température élevée; le veau transpire; il compense sa perte en eau en absorbant davantage de nourriture laiteuse; ainsi gavé, il sue, absorbe davantage de liquide, et ainsi de suite ... L'objectif - produire dans un minimum de temps l'animal le plus lourd possible - est atteint, mais l'animal, incapable de remuer, de sucer, de lécher, de mâcher, souffre d'ennui, de stéréotypies, d'ulcères, de stress. Gageons en outre que la nourriture très riche qui lui est distribuée pour le plaisir des gourmets pourrait être plus utilement distribuée ailleurs dans le monde ... Les agneaux sont soumis à un même traitement que les veaux: suroovulation, naissances multiples, confinement, obscurité, suralimentation ...

La production massive de bétail intéresse aujourd'hui aux U.S.A. des groupes pétroliers, des banques (qui en obtiennent des détaxations) dont on imagine que seul le profit, et non le bien-être des animaux, les intéresse. Les animaux, parqués en enclos, sont nourris de céréales et soja, ce qui est un des scandales du XX<sup>e</sup> s.

En Grande Bretagne, la publication, il y a 15 ans, du livre de Ruth Harrisson sur les "Animaux machines", largement commenté dans la grande presse, a suscité un mouvement d'opinion, et obligé le Ministère de l'Agriculture à instaurer une commission d'enquête, présidée

par le zoologiste F.W.R. Brambell, et dont faisait partie aussi W.H. Thorpe, Directeur du Laboratoire de Comportement animal de l'Université de Cambridge. Son rapport, publié en décembre 1965 déjà, insistait sur les faits suivants : les animaux ressentent des émotions telles que fureur, peur, angoisse, frustration, plaisir. En dépit de la domestication, et même s'il n'a jamais connu de vie sauvage ou libre à la campagne, un animal possède des besoins vitaux autres que physiologiques ou alimentaires. La plupart des animaux domestiques ont des ancêtres ou des homologues sauvages dont les comportements et liens sociaux sont très élaborés. Ceux-ci n'ont pas été effacés par la domestication et les besoins éco-éthologiques des animaux doivent être pris en considération comme les besoins morphologiques, physiologiques, alimentaires. La commission a fixé les limites des conditions d'élevage en deçà desquelles l'animal ne peut plus exprimer ses comportements les plus élémentaires nécessaires à son bien-être, tels que : se lever, se coucher, se tourner, se lécher ou se toiletter, étendre ses membres. Elle a formulé une série de recommandations qui sont déjà des compromis entre les impératifs éthiques et les impératifs économiques. Citons notamment : Interdiction d'entasser plus de 3 poules pondeuses par cage, de façon que chaque animal, à tour de rôle, puisse au moins étendre une aile ! Interdiction de couper la pointe du bec aux volailles; interdiction de couper la queue des porcs, d'immobiliser les truies; garantie d'un espace minimum pour les porcs et les veaux. A propos de ces derniers, la commission condamne une nourriture systématiquement déficiente en un élément (ici le fer) et exige la possibilité pour l'animal de recevoir une part de nourriture fibreuse, recommandation qui équivaut évidemment à supprimer la fabrication de viande blanche ! D'une manière générale, interdiction de toute condition d'élevage qui empêche l'animal de produire les mouvements et activités qui constituent son comportement naturel de base, spécialement les mouvements de confort et de toilettage. Des personnalités célèbres ont adhéré aux conclusions du comité : J.S. Huxley, ancien directeur général de l'UNESCO, D. Morris, écrivain éthologiste universellement connu, N. Tinbergen, prix Nobel de Médecine 1973. Pourtant, les recommandations modérées de la commission sont restées lettre morte, sous la pression de coalitions d'intérêts. Réaction d'espécisme !... La seule façon d'infléchir cette attitude est d'exercer une pression sur les producteurs, de façon à les forcer à modifier et humaniser les conditions d'élevage. La meilleure pression en la matière est le boycottage des produits obtenus sous ces conditions. Ce refus implique une modification des habitudes alimentaires : la logique commande de devenir végétarien.

## DEVENIR VEGETARIEN

Singer cite des végétariens célèbres, parfaitement équilibrés sur le plan athlétique (Paavo Nurmi, plus grand coureur de fond de tous les temps) et intellectuel (Pythagore, Léonard de Vinci, Tolstoï, G.B. Shaw). Peut-être aurait-il pu davantage argumenter sur l'équilibre diététique d'une alimentation végétarienne, ou à tout le moins renvoyer à des références autorisées. Ce défaut de renseignement est un point faible de l'ouvrage. Un argument autrement impressionnant est le gaspillage des céréales utilisées à la production des animaux dont nous mangeons la chair. Ces animaux dissipent en effet (excréments, dépenses d'entretien) la plus grande partie des aliments ingérés, et ne nous en restituent, sous forme utilisable par nos estomacs, qu'une très petite partie. Un veau ne retourne à l'homme (et à ses animaux de compagnie chiens et chats) que 5 % des protéines reçues; un porc 12 %; les

animaux de production dans l'ensemble 10 %. Les U.S.A. produisent 3/4 du soja mondial, mais en distribuent 98 % aux animaux qu'ils engraisent. Or, la consommation de viande dans les pays riches, malgré les gaspillages de céréales et de soja que cela implique, ne cesse d'augmenter. La consommation de viande a doublé aux U.S.A. de 1950 à 1972. Pour chaque Américain ramenant sa consommation de viande au niveau de 1960, on pourrait sauver 2 personnes souffrant de malnutrition. Si les Américains réduisaient leur consommation de viande de 10 % seulement, cela libérerait 12 millions de tonnes de céréales par an, permettant de nourrir 60 millions de personnes pendant la même période. S'ils renonçaient à la consommation de bétail engraisé aux céréales ou au soja, cela permettrait de nourrir 600 millions d'Indiens. En 1968, 20 millions de tonnes de céréales ont servi à engraisser le bétail; celui-ci a fourni 2 millions de tonnes de viande utilisable pour l'homme, les 18 millions de tonnes perdus par ces dispendieux intermédiaires représentaient à l'époque 90 % du déficit mondial en protéines. La réduction de moitié du bétail américain permettrait de couvrir 4 fois le déficit des pays en développement. L'ensemble du gaspillage des nations riches excède le déficit protéique dans le monde entier. L'inégalité est effarante : un Américain dispose d'une tonne de céréales par an, dont l'essentiel sert à fabriquer la viande qu'il consomme; un Indien dispose de 180 kg de céréales dont 80 % sont consommés sous forme végétale.\* La production d'animaux de boucherie à l'aide de céréales et soja est un scandale; il est aberrant que les firmes agro-industrielles envisagent d'exporter ces techniques de production dans les pays du tiers-monde où elles ne feront qu'aggraver le déficit alimentaire. Le problème moral présente donc une double face. Supprimer l'holocauste des animaux de boucherie équivaut à permettre à tous les hommes de manger à leur faim. L'intérêt des êtres humains coïncide avec celui des animaux.

Bien des personnes sont prêtes à oublier pudiquement les traitements cruels infligés aujourd'hui aux animaux dans les grandes unités de production, lorsqu'il s'agit, égoïstement, de remplir le panier de la ménagère. On peut tout de même espérer que les inégalités alimentaires dans le monde pèseront d'un autre poids sur la modification de nos habitudes alimentaires. J'ajouterai ici à l'argumentation de Singer une réflexion personnelle. Nous justifions volontiers l'usage alimentaire que nous faisons des animaux en invoquant le fait que dans la nature règne la loi du plus fort. Effectivement, dans un écosystème naturel, les relations entre les êtres sont celles de producteur et de consommateur, de mangeur et de mangé, dans le réseau des chaînes trophiques. L'homme vivant des animaux ne transgresse aucune loi naturelle. Certes. Mais l'homme prétend précisément représenter quelque chose de plus que les animaux; il prétend s'être dégagé de l'animalité, s'être hissé au-dessus de la nature, avoir accédé à l'humanité par la conquête de valeurs morales. Si tel est le cas, l'extirpation de l'espèce, en éliminant la brutalité et la contrainte des chaînes alimentaires, lui est une belle occasion de prouver qu'il représente, en effet, quelque chose de plus que les animaux.

---

\* Il ne s'agit pas de faire le procès des seuls Américains; il est bien connu que les céréales sur lesquelles les U.S.A. avaient décrété l'embargo après l'affaire d'Afghanistan étaient destinées au bétail en U.R.S.S.

## CONCLUSIONS

- 1.- Le livre de Singer est extrêmement dérangeant pour les consciences. Je n'en suis pas encore arrivé personnellement au point d'abandonner mon régime carnivore pour une alimentation végétarienne, mais j'en suis déjà au point où j'éprouve un profond malaise lorsque je contemple dans mon assiette un rôti de veau ou le poulet du dimanche. Ayant lu ce livre, on ne peut plus ignorer nos devoirs vis-à-vis des autres espèces; on ne peut plus nier la nécessité de former déontologiquement les chercheurs, de mettre au point des méthodes alternatives d'expérimentation, de réduire nos besoins futiles, de changer nos habitudes alimentaires, de réduire notre consommation d'animaux, transformateurs certes, mais surtout dissipateurs d'aliments, de boycotter les produits du lobby agro-financier, d'exiger l'amélioration du sort des animaux des élevages industriels.
  
- 2.- Le regain d'activité des ligues de protection animale et la proclamation sous l'égide de l'UNESCO des "droits de l'animal" ont pris decourt et irritent maints chercheurs et producteurs. On peut s'interroger sur le degré d'information et le sens de la hiérarchie des valeurs et des urgences de ceux qui se sont inquiétés davantage de l'expérimentation sur des chiens à des fins militaires que des bombardements au Vietnam, qui s'apitoient sur le sort des animaux de boucherie plutôt que sur la faim dans le monde, qui exigent l'arrêt des expériences médicales, chirurgicales, pharmacologiques sur l'animal, fut-ce au prix d'une enfance malheureuse ou handicapée. Protecteurs et utilisateurs : chaque camp possède ses radicaux, voire ses extrémistes. Tout est évidemment relatif, mais il est bon que des philosophes clament leur soif d'absolu. La libération de l'animal doit être mise en oeuvre d'une manière graduée, en se basant sur le principe du moindre mal. Ce qui est scandaleux, c'est que notre tyrannie sur l'animal pèse toujours plus lourd (destruction d'habitats, disparition d'espèces, sacrifice d'animaux de laboratoire, gaspillage alimentaire). Ce n'est que dans la mesure où des progrès techniques ont permis de se passer des esclaves que ceux-ci ont été réellement affranchis. Ce qui serait inadmissible, c'est que, disposant d'alternatives à l'utilisation des animaux, nous n'en profitions pas pour les englober dans notre cercle de compassion.
  
- 3.- Depuis 2 ou 3 ans, les consciences ont été secouées. Des groupes de pression, des commissions officielles, se penchent sur la déontologie du chercheur, sur le bien-être des animaux de laboratoire et de ferme. Des revues et associations ont été spécialement créées. Cette mouvance résulte pour beaucoup de la commission Brambell et du livre de Singer. Nous en suivrons régulièrement les développements ici.

CONTENTS

Ruwet, J.Cl. - Policy and Programme of the Animal Behaviour Department  
of the University of Liège . . . . . 1

Metzmacher, M.; A. Guiot; J.P. Jacob; J.Cl. Ruwet - Urban Roosting  
Sites and Diurnal Dispersion of Starlings Sturnus vulgaris in  
Liège City and Countryside in 1978-79 . . . . . 7

Philippart, J.C - Conservation, Fishery Exploitation and Management  
of the Fish Fauna in a Barbel River : the River Ourthe (Liège -  
Belgium) . . . . . 39

Monfort, N. - Problems of Conservation and Management at the Akagera  
National Park and Mutara Hunting Reserve (Rwanda) : I. The Decade  
1968-1978 . . . . . 81

Ruwet, J.Cl. - A New Ethic for our Relations with Animals : the Fight  
of Peter Singer for the Extirpation of Speciesism . . . . . 105

